

ensuite brûlée lorsqu'elle est jugée assez sèche. Ses cendres embrasées et en fusion sont foulées avec de grands pilons de bois jusqu'à ce qu'elles aient pris la consistance d'une pierre dure.

La chimie et la médecine emploient quelquefois la soude. Elle est d'un beaucoup plus grand usage pour les émailleurs, les faïenciers, les vernisseurs, les teinturiers, les dégraisseurs et les blanchisseuses; mais c'est principalement dans les verreries et les savonneries qu'elle est consommée.

Les seules côtes de la Méditerranée ont fourni jusqu'à nos jours cette importante production, qui n'a pas partout le même degré de perfection. Les soudes d'Espagne sont toujours plus chèrement vendues que celles de Sicile, et celles de Sicile plus que celles du Levant ou de l'Afrique.

La plupart prenaient anciennement la route de Gênes, qui avait concentré dans ses murs toutes les fabriques de savon. En 1669 Marseille entra en concurrence avec cette ville, et est parvenue avec le temps à lui enlever cette branche de commerce.

Marseille est un des grands entrepôts du globe, et certainement le premier de la France. Elle reçoit tous les ans quatre mille bâtimens au-dessus de trente tonneaux, et en expédie un nombre à peu près égal. Ses exportations ou ses importations doivent être annuellement de

150,000,000. D'innombrables objets forment cette circulation immense. Peut-être faut-il regarder le savon comme le plus important de tous, quoique sa vente ordinaire ne passe pas 18 à 20,000,000 de livres. C'est celui qui occupe le plus de bras, qui donne le plus de profit, qui procure des liaisons plus étendues, qui soutient le mieux la navigation.

En 1790 le loyer des édifices destinés dans Marseille à ce genre d'industrie s'élevait à 360,000 livres. On y comptait deux cent quarante chaudières, qui, en travaillant l'année entière, auraient dû rendre deux millions de quintaux de savon; mais comme des réglemens très-sages en interdissent la confection durant les mois de juin, de juillet et d'août, dont les grandes chaleurs s'opposent à une bonne manipulation, il faut réduire le produit à quinze cent mille quintaux. La vérité exacte veut même qu'on le diminue un peu encore, parce que quelques ateliers des moins accrédités, quelques-uns même de ceux qui ont le plus de réputation, sont réduits, faute de débouchés ou de matière, à suspendre quelquefois leurs travaux.

Les faibles savonneries établies à Aix, à Toulon, à Grasse, à la Ciotat, à Salon, à Brignoles, n'employaient dans leurs ateliers que des huiles inférieures de la Provence. L'Espagne, l'Italie, Candie, le Levant et la Barbarie en fournissent annuellement à ceux de Marseille pour

8 à 10,000,000 de livres. Dans les petites manufactures comme dans les grandes un quintal d'huile et quatre-vingts livres de soude rendent cent cinquante-six livres pesant de savon. On le cuisait autrefois avec du bois; c'est maintenant avec du charbon de terre très-imparfait, mais suffisant pour cet usage.

La France achetait annuellement naguère pour six millions de soude, dont les deux tiers étaient consommés dans les savonneries de Marseille. Un de ses plus habiles fabricans (1) voyait avec chagrin cette dépense qui de jour en jour s'accroissait très-rapidement. Instruit que le savon n'est que la combinaison de l'huile avec l'alcali, il chercha un alcali moins cher et aussi bon que celui que contient la soude, et il le trouva dans le natron, que fournit abondamment l'Égypte. Ses essais furent tous heureux, et moins contrariés que ne le sont ordinairement les nouveautés; ceux de ses concurrens que le préjugé n'aveuglait pas adoptèrent sur-le-champ ses procédés; d'autres, plus circonspects, mêlèrent quelque temps la soude avec le natron; plusieurs même s'opiniâtrèrent à ne pas s'écarter des habitudes de famille (2).

(1) M. Baudoin.

(2) Tout le monde sait que la chimie est parvenue à faire un alcali ou soude artificielle qui entre dans la fabrication du savon.

Cependant l'emploi du natron aura toujours des bornes; il n'a pu servir jusqu'ici qu'à cuire le savon blanc, et non à l'empâter. Les expériences tentées pour amalgamer l'huile avec la lessive du sel natron ont été toutes infructueuses. L'usage en est encore plus limité dans le savon marbré: pour lui donner le coup d'œil qui lui convient, on doit mêler au natron les soudes les plus propres à donner des couleurs brillantes et durables.

Pour rentrer dans notre sujet, dont on voudra bien nous pardonner de nous être un peu écarté, nous dirons que les branches de commerce propres à l'état de Tripoli, dispersées dans plusieurs rades, ne paraîtraient rien; réunies dans une capitale qui n'est ni fort grande ni fort peuplée, elles offrent l'image d'un mouvement assez rapide: des chameaux y portent les productions de l'intérieur des terres; celles des côtes y arrivent sur des bateaux qui ne perdent jamais de vue le rivage, dans la crainte assez bien fondée d'être enlevés par les Maltais. Les acheteurs sont très-multipliés; on vend indifféremment aux Turcs, aux Maures, aux Arabes, aux juifs, aux chrétiens. Depuis le souverain jusqu'à l'esclave, tout est courtier, marchand ou spéculateur; des navires français, des navires ragusiens attendent dans le port la destination qu'on jugera convenable de leur donner. Si des circonstances inespérées réunissaient jamais les

membres épars d'un empire qui paraît détruit pour toujours, le caractère des peuples qui l'habitent ne serait pas sans intérêt. On trouve aux citoyens de la ville principale de l'activité, de l'intelligence, de l'urbanité, des mœurs sociales, et l'on aime à les voir guéris en partie de ce sombre fanatisme qui avilit toutes les autres contrées musulmanes. C'est le fruit des voyages que la plupart d'entre eux ont faits dans diverses régions; principalement dans le Levant. L'ancienne rudesse, l'ancienne superstition se sont, il est vrai, obstinément maintenues dans les provinces, mais sans leur rien faire perdre de leur énergie originaire. De l'aveu des Européens, des Asiatiques qui ont plus ou moins long-temps vécu au milieu d'eux, il ne manque aux Tripolitains qu'un homme, qu'un gouvernement pour paraître avec éclat sur la scène du monde.

Au récit qu'on vient de lire nous ajouterons quelques détails qui en développeront certains passages, et feront connaître plus particulièrement la situation actuelle de cette régence et des peuples qui l'habitent.

C'est à Tripoli que le dey ou pacha fait sa demeure habituelle; cette ville est moins grande qu'Alger et Tunis. Quoique conquis par des chrétiens, comme on l'a pu voir dans ce qui précède, elle est restée définitivement au pou-

voir des Turcs et sous le joug de leur domination destructive. Comme tous les princes qui gouvernent les différens états de la Barbarie, celui de Tripoli n'est que dans une faible dépendance de la cour ottomane, dont les Barbaresques sont plutôt les alliés que les sujets. Les rues de Tripoli sont étroites, quoique deux fois plus larges que celles de Tunis et d'Alger. Les marchandises s'y transportent à dos de mulets et de chamcaux. Leur marche fréquente dans la ville y occasionne une poussière insoutenable, les rues n'y étant point pavées et étant très-sablonneuses. On y voit seulement çà et là quelques parties de pavé dont quelques-unes sont fort anciennes et paraissent évidemment être du temps des Romains. Les boutiques sont d'une médiocre apparence; les plus belles ressemblent à nos échoppes; mais elles n'en renferment pas moins très-souvent des marchandises d'un grand prix: ce sont des perles, de l'or, des pierreries, des parfums, de riches étoffes.

On y trouve deux bazars ou marchés couverts: l'un a quatre ailes en forme de croix; ces ailes contiennent des boutiques assez élégantes; on y voit toutes sortes de marchandises; elles ont un chemin au milieu qui permet aux acheteurs de s'y promener. Quelques endroits de ce marché sont presque obscurs, ce qui, joint à une forte odeur de musc qui s'y fait

sentir, n'en rend pas le passage agréable. L'autre bazar, beaucoup plus petit, n'a pas de boutiques; il n'est destiné qu'à la vente des esclaves noirs des deux sexes; ce commerce est un des plus lucratifs des Turcs, sans en excepter même celui des esclaves blanches destinées aux plaisirs des possesseurs de harems.

La grande mosquée, où les membres de la famille du dey ou pacha sont enterrés, est citée comme un beau monument d'architecture arabe; aucun peuple ne fait plus de simagrées religieuses dans les temples que les musulmans; ce sujet est trop connu pour que nous nous y arrêtions. Il n'y a dans les mosquées ni sièges, ni pupitres, ni carreaux pour s'agenouiller, ni prie-dieu; tout le monde est debout et indistinctement placé. Il n'est pas permis aux femmes d'assister au culte public (1). Ce n'est qu'à minuit qu'elles peuvent se rendre à la mosquée.

On trouve un lieu de réunion à Tripoli qui doit paraître extraordinaire sous un gouvernement aussi absolu que celui-ci; c'est un café-bazar, ainsi que l'appellent les voyageurs; les Turcs peuvent s'y rassembler, y parler d'affaires,

(1) On connaît assez la doctrine des musulmans par rapport aux femmes; elles sont pour les hommes, mais non de la classe des hommes; ce sont des propriétés à peu près comme le cheval chez nous. A la mort du maître, ses femmes sont classées parmi les propriétés foncières.

de commerce, ou plutôt c'est un assemblage de cafés où l'on prépare et prend cette boisson. Ces lieux sont extraordinairement noirs et sales dans l'intérieur; aussi les Maures riches se font-ils apporter le café à la porte, où sont placés des lits de repos en marbre couverts de nattes et de tapis de la plus grande richesse. C'est là qu'à certaines heures du jour on voit les principaux Maures assis, les jambes croisées, occupés à prendre un café très-fort.

Des ruines d'anciennes constructions annoncent l'antique splendeur de la ville; on admire encore un arc-de-triomphe des mieux conservés de ceux qui existent. Ce monument, appelé le *Vieux arc* par les Maures, mérite que nous nous y arrêtions. Il fut bâti en 164 de l'ère chrétienne par un contrôleur des domaines sous l'empire romain. Il l'érigea en l'honneur et pendant le règne commun de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Il est très-élevé sans le paraître, à cause de la grande quantité de sable qui s'est accumulée auprès. C'est un des plus beaux qui existent. Il est construit en pierres d'une si grande dimension, que l'on conçoit difficilement comment elles ont pu être transportées dans ce lieu, surtout quand on sait qu'il n'y a ni pierres ni carrières dans le pays. On n'a employé aucun ciment pour joindre les pierres, et cependant leur solidité est telle que l'édifice est encore dans presque toute son intégrité, malgré les ravages

du temps et des barbares. La voûte est enrichie de la plus belle sculpture. On voit à l'extérieur des groupes énormes de figures d'hommes et de femmes dans toute leur grandeur. On a si peu de goût dans ce pays pour les restes de l'antiquité, que l'on ne songe pas même à ceux qui existent, bien loin de chercher à en découvrir de nouveaux. Les Européens ont quelquefois tenté de le faire; mais les Maures et les Turcs ne le permettent pas, et l'on courrait de grands risques de l'essayer; ils s'imaginent qu'il y a des trésors cachés dans ces ruines, et que c'est pour s'en emparer qu'on s'occupe de les explorer. On rencontre quelquefois, en dehors des murs de Tripoli, des fragmens d'un pavé en mosaïque, comme on en a découvert dans l'intérieur. A Lebda, l'ancienne *Leptis-Magna*, on voit des débris considérables d'édifices romains qui sont presque enfouis dans le sable. Ces édifices étaient tels, que l'histoire nous apprend que l'on a transporté de Lebda en France sept piliers de granit d'une immense grandeur qui en provenaient, pour être employés à un des palais de Louis XIV. A Zavia, à quelques lieues de Tripoli, on remarque un autre monument romain; c'est un amphithéâtre à cinq rangs de marches encore dans son entier.

Quand on se rappelle que les Grecs ont fondé Cyrène et établi d'autres colonies à l'extrémité septentrionale de l'Afrique, tandis que les Phé-

niciens bâtissaient Carthage, qui fut conquise ensuite par les Romains ainsi que le royaume de Numidie, et que c'est dans ces mêmes lieux où se trouvent aujourd'hui Tripoli, Alger, Tunis, on n'est pas étonné d'y rencontrer ces vestiges de l'ancienne et brillante domination de ces peuples policés.

Ces ruines ont un caractère particulier, comme l'a judicieusement remarqué l'éloquent auteur du *Génie du Christianisme*; elles ne font point la même impression que celles existantes de la Grèce et de Rome. Elles remplissent l'esprit d'images sombres, sans faire naître des réflexions consolantes: tel est l'effet qu'elles font dans l'âme de ceux qui les visitent, parce qu'elles sont plutôt le résultat d'une violence barbare et d'une ignorante brutalité que l'œuvre lente et solennelle du temps. Les révolutions qui ont désolé cette belle contrée ont été plus nuisibles aux arts et aux productions du génie que ce qui, dans les autres contrées, est dû à l'action des siècles. Elles ont produit un vide, un abîme, où tout semble perdu pour l'avenir, et qui empêche la pensée de s'attacher à l'espoir de voir reparaitre ce qui jadis en fit l'ornement et la gloire.

L'île de Gerby, dont il a été question plus haut, était connue des anciens sous le nom de *Meninx*; Tripoli en tire plusieurs espèces de fruits, et entre autres un de la grosseur d'un haricot qui est d'un jaune clair, lorsqu'il est fraî-

chement cueilli ; il est produit par un arbre que l'on désigne quelquefois sous le nom de *lotus* ou *lotos*, quoiqu'il ne soit pas très-sûr que ce soit le lotus des anciens. Les Maures donnent le nom de karroob ou karroub à ce fruit ; ils se servent de son noyau pour peser les diamans et les perles ; ils déterminent la valeur de ces pierres précieuses par le nombre de karroobs qu'elles pèsent, comme nous estimons les diamans par celui des carats.

Le désert qui touche à Tripoli et qui conduit en Égypte porte encore le nom de Barca, qui lui a été donné par les Romains ; les courriers qui se rendent de Tripoli au Caire traversent ce désert sur des chameaux qui vont aussi vite que des chevaux et soutiennent mieux la fatigue ; mais ils ont soin de se joindre aux caravanes qui par cette région vont de Maroc au Caire, pour de là s'acheminer à la Mecque, comme on l'a vu dans ce qui a été dit de ces pèlerinages lorsque nous avons parlé de la Barbarie en général.

Dans cette partie du désert entre Tripoli et l'Égypte se rencontrent plusieurs Oasis plus ou moins étendues. Ces lieux, où la végétation est entretenue par la chaleur du climat et les sources qui les arrosent, offrent des abris aux caravanes, et un moyen de se procurer de l'eau, premier besoin dans ces voyages périlleux. C'est dans une de ces îles de verdure, entourées d'une mer de sable, que fut élevé dans l'anti-

quité la plus reculée le temple de Jupiter Ammon, dont les ruines se voient encore dans le pays de Siwah : il en a déjà été fait mention précédemment.

Près de ces déserts était la Pentapole des anciens, appelée le grenier des Romains à cause de sa fertilité, bien déchue sous la main des barbares qui y vivent aujourd'hui.

Les hautes montagnes de Gouria et les plaines sablonneuses de cette région sont habitées par de nombreuses tribus d'Arabes qu'on peut diviser en trois classes. La première formée de ceux qui viennent de l'Arabie, la seconde de ceux d'Afrique, et la troisième des Bédouins errans.

Les deux premières classes sont également belliqueuses ; les individus sont d'un beau physique, d'un caractère généreux et hospitalier ; ils ont du génie et sont doués d'une sorte de gaîté qui ne tient rien de la bouffonnerie. Chacune de ces tribus est gouvernée par un chef qui porte le nom de scheik ; il juge et punit d'après les usages, et plus souvent d'après sa volonté. Chaque famille a aussi un chef pris dans son sein, qui a également droit de vie et de mort sur tous les membres de la famille. Ils vivent en partie de la guerre : ils servent d'auxiliaires, et s'attachent à ceux qui les paient le mieux ; mais en général ils sont dans la dépendance et aux ordres du dey de Tripoli.

Les Bédouins sont des hordes errantes, faisant

un commerce d'échanges de petits objets; ils fabriquent une sorte d'étoffe de laine et des tissus de poil de chèvre et de chameau, que l'on emploie à couvrir les tentes.

Au printemps ces Bédouins s'approchent de Tripoli par la plaine qui touche à la ville; ils sèment alors leur blé; ils attendent qu'il soit mûr, et disparaissent après la récolte. Pendant leur séjour dans la plaine, leurs femmes tissent les étoffes qu'ils vendent aux Tripolitains; ils dressent leurs tentes sous les murs de la ville, mais ne peuvent pas y entrer sans permission; leur chef est responsable envers le pacha ou dey de tous les désordres qu'ils peuvent commettre. Outre qu'ils sont divisés en hordes, chaque famille a son chef particulier comme les autres Arabes; mais il s'en faut que leurs occupations soient toujours paisibles: trop souvent ils se livrent au brigandage, et attaquent les voyageurs qui se trouvent sans défense et les pillent.

C'est par ses blés et ses fruits que Tripoli fait son plus grand commerce avec l'Europe; la France surtout tire beaucoup des premiers dans les temps de disette; elle y entretient un consul général, et compte trois ou quatre maisons de commerce qui correspondent avec Marseille pour les articles qu'on peut tirer de ces villes.

Mais ces maisons ne font pas tout le commerce de Tripoli; la plus forte partie se fait par des bâtimens caravaniers, c'est-à-dire qui par-

courent différens ports de la Méditerranée pour y acheter et vendre successivement ce qui entre dans le commerce du Levant. Ils y portent de gros draps, de la quincaillerie, quelques étoffes de soies et des liqueurs.

On estime que le commerce des caravaniers avec Tripoli peut être un objet de 50 à 60,000 francs de retour, qui s'obtiennent avec une mise de 25 à 30,000; quelquefois même ils s'élèvent en valeur, sans avoir coûté plus à la nation; on a vu ces retours aller jusqu'à 130,000 francs, sans qu'ils en aient coûté plus de 30,000.

Les retours de Tripoli en orge, dont il y a de belles plaines ainsi que de maïs autour de la ville, en légumes, en huile, en alizaris, en dattes, en soudes, se font à Marseille et dans les ports de Provence. Le commerce des Français a éprouvé de grandes pertes par les crédits qu'ils ont faits aux habitans du pays, et long-temps ils n'ont pu y établir de maisons de commerce: leur nombre ne va pas au-delà de trois ou quatre, et l'état des choses restera le même dans ce pays si bien traité par la nature tant que le gouvernement n'y changera pas.

L'extrait suivant du *Moniteur* du 9 avril 1826 vient à l'appui de ce que nous avons dit de la nécessité de réprimer les Barbaresques, qui respectent peu les traités lorsqu'ils croient pouvoir le faire avec impunité.